

**Samuel Dégardin & Tatiana Trankvillitskaïa**, *Frans Masereel, Voyage au pays des Soviets*, Gand, Snoeck, 2022, 127 p. – ISBN 978-9-46161-735-4.

Voici un livre beau, très bien illustré, publié par une maison belge bien connue, Snoeck, éditeur d'art de grande qualité, travaillant avec des musées, notamment sur les catalogues d'expositions. Ici, c'est un petit projet indépendant dédié à la figure de l'artiste d'origine belge, Frans Masereel (1889-1972), projet mené par deux auteurs, Samuel Dégardin, artiste et historien de l'art, spécialiste de l'œuvre de Masereel, et Tatiana Trankvillitskaïa, maîtresse de conférences en études slaves à l'université de Franche-Comté et autrice d'une thèse intitulée *Sous l'œil des instances officielles : la coopération entre peintres français et soviétiques dans l'entre-deux-guerres* (2014). Ces deux spécialistes du sujet ont réuni leurs compétences autour d'un épisode important dans la vie de Frans Masereel : ses voyages en URSS.

Masereel fut un artiste engagé dans le mouvement de gauche, plutôt de tendance anarchiste. Il s'installa en 1911 à Paris, puis passa en Suisse en 1915 afin de rejoindre le groupe des pacifistes parmi lesquels se trouvaient Romain Rolland et Stefan Zweig, pour ne nommer que les plus célèbres. Cette première guerre terrible rompit l'union culturelle franco-allemande et projeta les espérances des élites françaises en direction de la Russie. En tant qu'artiste, Masereel s'adonna surtout à la gravure sur bois qui connaissait en ce début du XX<sup>e</sup> siècle une véritable renaissance, particulièrement dans les milieux des artistes de gauche et de l'édition populaire. Il se dédia dans ses gravures, proches de l'expressionnisme, à dénoncer les horreurs de la guerre, ainsi que la misère du peuple et la lutte ouvrière pour un monde plus juste et plus libre.

Plus tard, en pleine terreur stalinienne, tout comme nombre de ses amis antifascistes, séduit par l'offre du Kremlin qu'il pensait pouvoir

s'opposer à la peste brune, Masereel voyagea en URSS : ce fut à deux reprises, en 1935 (en compagnie du poète et journaliste René Arcos, avec lequel Masereel avait fondé les éditions du Sablier) et un an plus tard, en 1936 (accompagné de sa femme Pauline). Lors de ce deuxième voyage, Masereel visita une dizaine de villes en Russie, dans le Caucase et en Ukraine. Le parcours se terminait par Odessa et Kiev. C'était en été, plaisant et bien organisé : Masereel y serait allé encore, mais ses propositions d'expositions ne furent pas retenues par les Soviétiques. Ainsi, après une longue pause, il y revint en 1958, mais seulement pour quatre jours, faisant escale à Moscou sur le chemin de Pékin où une rétrospective de ses œuvres était organisée.

La raison de ces deux premiers voyages fut l'organisation d'expositions de Masereel en URSS, composées au moins en partie des dessins réalisés en URSS sur le vif. Mais de manière évidente, comme tant d'autres intellectuels, écrivains et artistes occidentaux de cette époque, Masereel était aussi et surtout considéré par Moscou comme un « ami » potentiel, c'est-à-dire comme un agent d'influence, voire un agent tout court. Ce n'est pas pour rien, détail bien parlant, que – sans payer le moindre abonnement – l'artiste recevait à Paris la presse soviétique. Il ne payait d'ailleurs pas non plus les frais de ses deux voyages en URSS, ni sa traductrice, une certaine Nina Mjedlova qui écrivait des rapports détaillés à la Loubianka. Cette figure est intéressante : elle fait partie de tout un groupe de « traductrices » pour Occidentaux pressentis comme agents d'influence par le Kremlin. Non seulement le voyage (y compris en Crimée, au bord de la mer) fut gratuit en URSS pour Masereel, mais il s'agissait aussi de gagner des sommes importantes en vendant ses œuvres aux musées soviétiques.

Nombre de travaux ont déjà été consacrés à ce thème de la séduction de l'URSS en Occident, du voyage des occidentaux en URSS, à commencer par l'ouvrage essentiel de Sophie Coeuré, *La Grande leur à l'Est : les Français et l'Union soviétique* (Seuil, 1999) et plusieurs autres de cette auteure, ainsi que de Rachel Mazuy. L'ouvrage de Samuel Dégardin et de Tatiana Trankvillitskaïa est, certes, fondé sur une bonne connaissance des archives, conservées aussi bien en Russie qu'en Europe, mais il n'ajoute pas grand-chose sur le plan de la compréhension du phénomène. Certains faits et détails y apparaissent, certes, nouveaux, intéressants. Quelques noms aussi, ceux d'artistes et de critiques d'art, de conservateurs des musées soviétiques qui, dans les années 1930, organisent et encadrent ces voyages d'artistes occi-

dentaires, esthètes de gauche attirés par la misère soviétique, par la beauté dépouillée qui leur semble produite par l'absence des biens matériels dans ce pays. Remarquable, d'ailleurs, cette phrase extraite de la lettre de Masereel, écrite à son ami Pierre Vorms, dans laquelle – tout comme Sartre et Beauvoir lors de leurs derniers voyages – il regrettait que l'URSS s'embourgeoisât : « Je connaissais assez bien Moscou mais je n'y comprenais plus rien ».

Ce serait donc un beau petit ouvrage qui ne révolutionne pas le domaine mais qui y ajoute quelque chose, si le texte ne frappait son lecteur averti par un ton à la fois banal (le texte fourmille de clichés) et léger, qui tranche avec les choses sérieuses, voire graves, qu'il narre. Ainsi lisons-nous que – par le truchement de ces artistes-voyageurs occidentaux, les autorités soviétiques pensaient « faire à peu de frais de la propagande sur les conditions de la vie et de travail en URSS » (p. 20). Ou encore : « Propagande oblige, on l'emmène voir des expositions d'art soviétique où le réalisme socialiste commence à appliquer à la lettre la doxa d'un art destiné à promouvoir la révolution prolétarienne. » (p. 61) Trop de choses sont dites ici trop rapidement et aussi trop inconsidérément. Certes, ce livre, contenant peu de texte, a sans doute été écrit avant les événements tragiques de ces derniers temps, avant le retour radical de la Russie sur les chemins de son passé totalitaire. Il y a quelques années encore, ce passé semblait à certains si révolu qu'ils se plaisaient à le traiter à la légère. Mais aujourd'hui, quand l'état d'esprit totalitaire est de retour, certaines formules de ce genre ne peuvent que nous heurter par leurs raccourcis et leur désinvolture. Nulle part, dans ce livre, il n'est question de remettre en cause la probité de la position politique et morale de Masereel, ni de distinguer, dans son grand amour pour l'URSS stalinienne, la passion pour l'idéal communiste de la complaisance d'un artiste, content d'exposer et de vendre ses œuvres en période de crise économique. Tout, dans ce texte au ton quasi journalistique, semble abrégé, arrondi, accommodant... et pourtant les sources ne manquent pas pour faire avancer ce travail et lui conférer plus de profondeur.

*Olga Medvedkova*  
CNRS – Centre André-Chastel

